



- D. R.

Florent Guénard

France

La Démocratie : un travail à faire et à refaire ?

01/12/2012, Hôtel de Région (Lyon)

L'auteur

Florent Guénard, spécialiste de philosophie politique et morale, enseigne à l'université de Nantes. Il est également directeur de la rédaction de la revue en ligne *laviedesidees.fr*. Il travaille actuellement sur la question de l'égalité et sur les théories de la démocratisation. *Le ressentiment, passion sociale* analyse les réactions face aux inégalités persistant en démocratie.

Ressources

Le site de **La Vie des idées** :
<http://www.laviedesidees.fr/>

L'œuvre

Le Ressentiment, passion sociale, avec A. Grandjean (PUR, 2012)

La Religion, la liberté, la justice - Un commentaire des Lettres écrites de la montagne de Jean-Jacques Rousseau, avec Bruno Bernardi, Gabriella Silvestrini (collectif) (Vrin, 2005)

Rousseau et le travail de la convenance (Honoré Champion, 2004)

Rousseau (Hachette, 2001)

Articles et contributions à des ouvrages collectifs

Socialisation et réalisation de soi dans l'Emile (*Philopsis*, février 2012)
L'Anthropologie politique des Lumières : peuple et nation chez Jean-Jacques Rousseau, dans *La circulation entre les savoirs au siècle des Lumières. Hommage à Francine Markovits*, sous la direction de F. Pépin (Hermann, 2011)

La Mésestime de soi : la philosophie sociale de Rousseau dans la Lettre à d'Alembert, dans *Rousseau, politique et esthétique. Sur la Lettre à d'Alembert*, dirigé par B. Bachofen et B. Bernardi (ENS Editions, 2011)

Du risque à la catastrophe. A propos d'un nouveau paradigme, avec Philippe Simay (*La Vie des Idées*, 23 mai 2011)

Esprit social et choses du ciel : religion et politique dans la pensée de Rousseau, dans *La théologie politique de Rousseau*, sous la direction de Ghislain Waterlot (Presses Universitaires de Rennes, 2010)

Amour de soi et estime de soi : Walzer, Rawls, Rousseau (*Modernités de Rousseau, Lumières* n°15, 2010)

Devenir sociable, devenir citoyen. Émile dans le monde (*Archives de philosophie*, 72, janvier-mars 2009)

Puissance et amour de soi. La théorie de la guerre dans la pensée de Rousseau, dans Jean-Jacques Rousseau, *Principes du droit de la guerre et Ecrits sur la paix perpétuelle*, commentaire sous la direction de B. Bachofen et C. Spector (Vrin, 2008)

L'Égalité ou l'envie. Les passions dans la politique selon Walzer (*Les cahiers philosophiques*, octobre 2008)

Bien-être et sociabilité : l'individualisme chez Tocqueville, dans *Le libéralisme au miroir du droit. L'Etat, la personne, la propriété*, sous la direction de Blaise Bachofen (ENS-éditions, 2008)

La Promotion de la démocratie : une impasse théorique ? (*Esprit*, janvier 2008)

Désir d'égalité et envie. Les passions démocratiques dans De la démocratie en Amérique de Tocqueville (*Philosophie*, n°94, été 2007)

La Vertu du savant : le système des renvois dans l'article ENCYCLOPEDIE de l'Encyclopédie (*Corpus* n° 51., deuxième semestre 2006)

La Liberté et l'ordre public : Diderot et la bonté des lois (*Revue de Métaphysique et de Morale*, 1, janvier 2005)

L'État et la famille, dans Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'économie politique*, édition sous la direction de B. Bernardi (Vrin, 2002)

Le Ressentiment, passion sociale, avec A. Grandjean (PUR, 2012)



Le ressentiment n'a pas bonne presse: « passion irrationnelle », « expression de l'impuissance », « envie déguisée » - les termes ne manquent pas dans l'histoire de la pensée pour disqualifier ce qui est apparu, au mieux. Comme le sentiment d'un malaise. Au pire comme un désir de vengeance rentrée des classes populaires à rencontre des élites. Trois caractéristiques du ressentiment sont alors généralement mises en évidence. D'abord, on souligne que c'est une passion spécifiquement moderne, qui n'est théorisée qu'au XIXe siècle parce qu'elle ne prospère pleinement que dans les sociétés de masse. Ensuite, on montre que c'est une tradition de pensée spécifique (Nietzsche puis Scheler) qui en a définitivement fixé le sens, la comprenant comme l'émotion des faibles incapables d'affirmer leur hostilité à l'encontre de ceux qui les dominent. On précise enfin que le ressentiment conduit à une subversion des valeurs morales, et qu'il gît au creux des passions politiques d'apparence émancipatrice : la vérité de la volonté d'égalité ou de justice serait une rancune honteuse. C'est à montrer les limites de cette interprétation que cet ouvrage est consacré. Il veut montrer que le ressentiment a une histoire, et que si l'on veut identifier la spécificité de ses manifestations contemporaines, il faut les mesurer à la manière dont la philosophie ancienne et la pensée classique ont thématiquement les affects approchants. Il entend également construire une critique des interprétations traditionnelles, en montrant comment celles-ci ont tendu à simplifier la pensée nietzschéenne, et ce pour restituer à cette passion son éminente complexité. Il souhaite enfin organiser une analyse du dynamisme dont le ressentiment est l'expression, en mettant à profit la richesse que signifie en la matière une approche pluridisciplinaire. Car cette passion loin d'être seulement cette manifestation de l'impuissance à laquelle on a voulu la réduire, est réaction émotionnelle face à l'inachèvement de l'égalité dont nos sociétés démocratiques sont pourtant la promesse.

La Religion, la liberté, la justice - Un commentaire des Lettres écrites de la montagne de Jean-Jacques Rousseau, avec Bruno Bernardi, Gabriella Silvestrini (collectif) (Vrin, 2005)



La publication de l' *Emile* et du *Contrat social* a dressé les autorités de l' Europe entière contre Rousseau. A Genève, les deux ouvrages - condamnés comme « tendant à détruire la religion chrétienne et tous les gouvernements » - sont brûlés le 18 juin 1762. Rousseau abdique sa citoyenneté pour protester contre le traitement qui lui a été infligé. Les Citoyens et les Bourgeois portent alors des « représentations » au Petit Conseil qui riposte par la plume de Jean-Robert Tronchin : ce sont les *Lettres de la campagne*. C'est sur cette longue crise que reviennent les *Lettres écrites de la montagne*, publiées à la fin 1764. Cette double inscription dans le temps et dans l'espace fait-elle des *Lettres* une œuvre de circonstances ? C'est ce qu'on a le plus souvent cru : leur prise en compte dans l'interprétation de la pensée de Rousseau reste bien limitée. Pourtant, celui-ci avait clairement averti : sa personne et la ville de Genève étaient de « petits objets » mais : « la religion, la liberté, la justice ! voilà, qui que vous soyez, ce qui n'est pas au-dessous de vous ». Tels sont bien les enjeux de ce texte doublement exceptionnel : Rousseau y propose une mise au point conjuguant de sa pensée sur la religion et la politique (ce qu'il ne fait nulle part de façon si circonstanciée et équilibrée) et s'y exprime de façon toute nouvelle sur les conditions juridiques de la liberté. Ce volume s'emploie à restituer aux *Lettres de la montagne* leur place parmi les œuvres majeures de Rousseau.

Rousseau et le travail de la convenance (Honoré Champion, 2004)



L'idée de convenance désigne chez Rousseau une relation immanente qui émerge des termes en rapport, sans être imposée par une instance extérieure ou supérieure. Elle détermine un ordre naturel, sans cesse opposé par Rousseau aux ordres factices que la civilisation construit : normes sociales artificielles où la conformité des usages l'emporte sur la singularité des individus, devoirs uniformes qui ne tiennent pas compte des situations morales, lois inapplicables parce que non accordées aux mœurs, pensées abstraites caractérisées par l'esprit de système et aveugles à la diversité des choses. L'idée de convenance travaille l'oeuvre entière de Rousseau : elle unifie sa pensée en montrant comment ses différents aspects s'articulent les uns aux autres, elle en est le point névralgique à partir duquel il critique, radicalement, la philosophie de son temps.

Rousseau (Hachette, 2001)



Rousseau s'est opposé radicalement à la philosophie et à la science politique de son temps. Il n'a cessé de revendiquer une telle radicalité et a lui-même désigné le point où elle s'est fixée : il ne s'est pas contenté, contrairement à ses prédécesseurs et à ses contemporains, de décrire le mal, il s'est efforcé d'en rendre raison, en montrant que tout tient à la politique, que « tous les vices n'appartiennent pas tant à l'homme qu'à l'homme mal gouverné ». Si les moralistes se sont bornés à énumérer les vices de l'homme, Rousseau affirme en avoir isolé l'origine : ni Dieu, ni la nature, mais les institutions.